

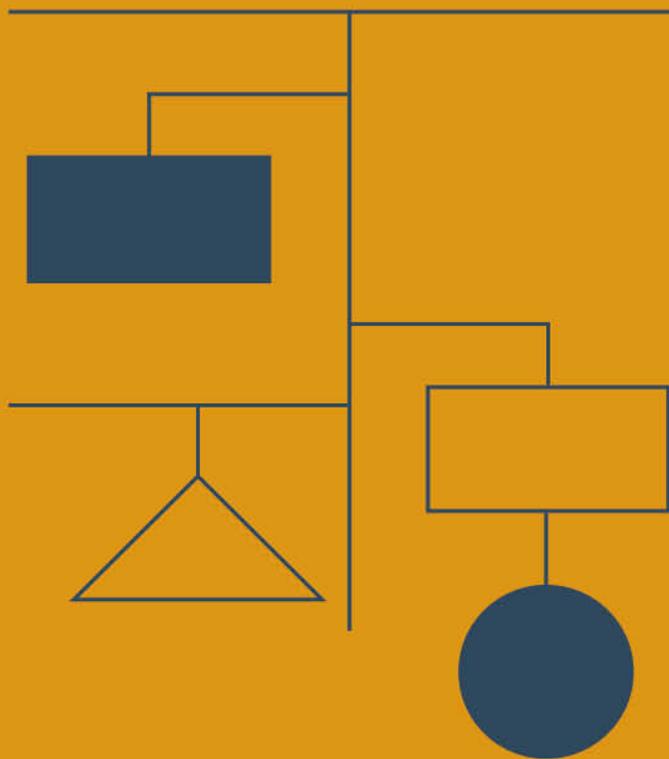
# Kant

*en*



# *schémas*

Stéphane Lleres



ellipses

## La critique

Lorsqu'en 1930, Émile Bréhier, dans son *Histoire de la Philosophie*, notait que « depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours, il n'est guère de pensée philosophique qui n'ait pour point de départ, directement ou indirectement, la méditation de la doctrine kantienne »<sup>1</sup>, il ne se doutait sans doute pas que ce constat serait toujours valable des décennies plus tard. Après le tournant transcendantal de la phénoménologie husserlienne et les débats de Heidegger avec la *Critique de la Raison pure*, on retrouve encore Kant au cœur de la pensée de Foucault, ou parmi les sources principales de celle de Deleuze – avec Spinoza, Nietzsche ou Bergson – ou encore de l'éthique de la discussion de K.-O. Appel et J. Habermas. Si l'importance d'un penseur se mesure au nombre de ceux qui, parmi ses successeurs, élaborent leur pensée dans un dialogue avec la sienne, alors on est bien forcés de conclure que l'importance de Kant est considérable. Sa postérité consiste dans le fait d'avoir forgé des concepts – « transcendantal », « schématisation », « autonomie de la raison », etc. – qui ont été repris, utilisés, discutés, remaniés ou contestés par un très grand nombre de penseurs après lui; mais, comme pour tous les philosophes, ces concepts ne sont construits que pour permettre la résolution d'un problème. C'est donc par là qu'il nous faut commencer, si l'on veut espérer comprendre la raison de la postérité de Kant. Or, le problème auquel Kant s'affronte, c'est celui de la métaphysique.

## *Le problème de la métaphysique*

Si, comme l'explique Aristote, connaître un phénomène, c'est être capable d'en rendre raison, c'est-à-dire d'en déterminer les causes, il faut bien que l'on puisse aussi rendre raison de ces causes elles-mêmes, c'est-à-dire remonter aux causes des causes, etc. Cette remontée ne peut pas être indéfinie, sans quoi aucune explication ne pourrait jamais aller jusqu'à son terme, et finalement

---

1. E. BRÉHIER, *Histoire de la Philosophie*, Paris, PUF, 2004, p. 1168-1169.

on n'aboutirait jamais à aucune connaissance. Une telle position, qui définit le scepticisme, est intenable : elle équivaut en effet à affirmer qu'on ne peut rien connaître, et donc à prétendre savoir qu'on ne peut rien savoir. Pour éviter cette contradiction, il faut s'arrêter à des causes premières ou des principes premiers. La science des premiers principes et des premières causes est, depuis Aristote, la métaphysique.

On voit par-là l'importance de cette discipline philosophique : la métaphysique est la philosophie première, science fondamentale dont toutes les sciences particulières découlent ou se déduisent : c'est elle qui forme les racines de l'arbre de la philosophie de Descartes, dont est issue la physique, elle-même fondement de la médecine, la mécanique, et « la plus parfaite morale »<sup>1</sup>; et alors que la physique permet de connaître le monde comme série complète des causes et des effets, c'est la métaphysique qui, seule, en donne la raison suffisante, qui montre pourquoi c'est cette série qui existe plutôt que n'importe quelle autre<sup>2</sup>. La métaphysique a donc, de ce fait, une dignité supérieure aux sciences particulières qu'elle fonde.

Pourtant, à partir du xvii<sup>e</sup> siècle, la métaphysique connaît une crise – dont elle n'est peut-être jamais sortie – dont Kant fait état dans les deux préfaces des deux éditions de la *Critique de la Raison pure* (1781 et 1787). Malgré « l'importance de son objet »<sup>3</sup> qui lui a valu le titre de « reine des sciences », elle n'a jamais produit aucune connaissance sur laquelle tous ceux qui s'y consacrent seraient parvenus à s'accorder. Au contraire, la métaphysique constitue un champ de bataille qui ne voit jamais sortir aucun vainqueur définitif<sup>4</sup>. De ce fait, elle n'est jamais entrée dans « la voie sûre d'une science »<sup>5</sup>, et prend plutôt les allures d'un « simple tâtonnement »<sup>6</sup>. L'existence même d'une cause première, par exemple, objet *par excellence* de la métaphysique, donne lieu à des controverses : le concept de cause première est celui d'un être *absolument nécessaire*, c'est-à-dire d'un être dont l'existence est nécessaire par elle-même, et non du fait d'une cause antérieure – auquel cas son existence ne serait nécessaire que relativement ou physiquement<sup>7</sup>. Existant sans avoir besoin d'une cause extérieure, cet être est donc la cause première à laquelle cherche à remonter la métaphysique. L'existence d'un être absolument ou métaphysiquement nécessaire semble donc se démontrer du fait même qu'il existe

1. R. DESCARTES, *Les Principes de la Philosophie*, « Lettre-Préface », Paris, Librairie philosophique Vrin, 2000.
2. Cf. G. W. LEIBNIZ, « De la production originelle des Choses prise à sa Racine », P. Schrecker (trad.), dans *Opuscules philosophiques choisis*, Paris, Vrin, 2001, p. 169-192.
3. E. KANT, *Critique de la Raison pure*, trad. Tremesaygue et Pacaud, Paris, PUF, 2001, Préface de la première édition.
4. *Id.*
5. *Id.*, préface de la seconde édition.
6. *Id.*
7. Cf. G. W. LEIBNIZ, « De la production originelle des Choses prise à sa Racine », *op. cit.*

quelque chose. Puisque, estime Leibniz, *ex nihilo nihil fit*<sup>1</sup>, alors, si quelque chose existe, il existe nécessairement un être qui en est la cause première ou la raison dernière<sup>2</sup>, et qui se trouve donc être absolument nécessaire.

Mais on est aussi forcés de remarquer le caractère problématique de cette cause première, qui produirait des effets, mais ne serait elle-même l'effet d'aucune cause antérieure – sans quoi elle ne serait pas première. Une chose existante est en effet nécessairement l'effet de causes antérieures – elle n'apparaît pas d'elle-même, à partir de rien – en même temps que cause d'effets postérieurs, au point que le concept d'un être absolument nécessaire – c'est-à-dire d'une cause première – peut paraître contradictoire<sup>3</sup>. Il en va ainsi de tous les objets dont traite la métaphysique : l'existence et la nature de l'âme, ou encore celle du libre arbitre donne lieu à de controverses sans fin. Cette situation est d'autant plus remarquable que pendant que la métaphysique revenait perpétuellement sur les mêmes problèmes, sans parvenir à leur donner une solution qui mettrait d'accord tous ceux qui s'y consacrent, la physique, elle – pourtant censément fondée par la métaphysique –, a progressé de manière considérable depuis Galilée et Newton.

Cette situation tient, pour Kant, à la manière dont procède la métaphysique : partant des phénomènes donnés dans notre expérience, elle en rend raison en remontant à leurs causes, puis elle explique celles-ci en remontant à leurs propres causes, etc. Ce faisant, sa réflexion finit par la porter au-delà du champ de ce qui peut être donné dans l'expérience. Comme le remarque Leibniz, tous les phénomènes du monde ne sont nécessaires que physiquement, ou hypothétiquement (l'ébullition de l'eau n'est nécessaire que *dans l'hypothèse* où celle-ci serait portée à 100 °C, à 1013,25 hPa), et jamais absolument ou métaphysiquement. De ce fait, un être absolument ou métaphysiquement nécessaire – une cause première, donc – ne peut être qu'« en dehors du monde, distinct de la chaîne ou série des choses dont l'agrégat constitue le monde »<sup>4</sup>, et donc en dehors de notre expérience. Sa connaissance ne peut donc relever que d'un raisonnement procédant par purs concepts, c'est-à-dire entièrement *a priori* – sans recours à l'expérience. La métaphysique, dans sa démarche même, procède donc de manière *dogmatique*, c'est-à-dire qu'elle prétend « progresser seulement avec une connaissance par purs concepts »<sup>5</sup>. Seulement, l'expérience est cette pierre de touche qui permet de confirmer ou d'infirmer un raisonnement purement théorique – comme c'est le cas dans les sciences expérimentales. Sans elles, des affirmations contradictoires sont

---

1. « De rien, rien ne peut naître. »

2. Cf. G. W. LEIBNIZ, « De la production originelle des Choses prise à sa Racine », *op. cit.* : « la raison d'une chose existante ne peut se trouver que dans une chose existante ».

3. Cf. E. KANT, *Critique de la Raison pure*, 2001, *op. cit.*, Dialectique transcendantale, Antinomie de la Raison pure, Quatrième conflit des Idées transcendantales.

4. G. W. LEIBNIZ, « De la production originelle des Choses prise à sa Racine », *op. cit.*, p. 171.

5. E. KANT, *Critique de la Raison pure*, 2001, *op. cit.*, Préface de la seconde édition.

également possibles, que plus rien ne peut départager, et dont l'affrontement doit donc rester sans vainqueur, soulignant ainsi aux yeux de tous la vanité de l'effort métaphysique. Kant ne peut que constater que cette discipline reine, parce que fondamentale, n'est plus l'objet que d'un mépris et d'un désintéret marqués<sup>1</sup>.

Prendre acte de l'échec du dogmatisme métaphysique est le point de départ d'un scepticisme qui s'affirme d'abord sous la figure d'un empirisme : si le raisonnement par purs concepts ou *a priori* ne parvient pas à établir des connaissances solides, c'est qu'aucune connaissance n'est possible au-delà de l'expérience. Il faut donc considérer que toute connaissance dérive forcément de l'expérience et doit, de ce fait, s'y cantonner. La philosophie de Hume est un bon exemple de cet empirisme sceptique<sup>2</sup>. Que toute connaissance dérive de l'expérience signifie d'abord que nos idées sont nécessairement dérivées de nos impressions (sensations et sentiments), et que nous ne pouvons avoir aucune idée de ce dont nous n'avons pas d'impression ; ces idées sont liées dans l'esprit par l'expérience de leur conjonction constante, et l'habitude, qui nous porte à anticiper l'avenir sur le modèle du passé, nous amène à généraliser le donné de notre expérience. De ce point de vue, la connaissance n'est que la généralisation par l'habitude des enseignements de l'expérience. L'empirisme de Hume se présente donc explicitement comme un scepticisme de la raison : la raison ne nous fait rien connaître, nos connaissances ne proviennent que de l'expérience<sup>3</sup>.

Pourtant, cette position reste insuffisante. D'abord parce qu'il est inévitable que ce scepticisme se généralise à l'ensemble de la connaissance : si toute connaissance dérive de l'expérience, alors il n'y a pas de connaissance *a priori*, et l'établissement d'une relation causale entre les phénomènes ne peut plus venir que de l'expérience, généralisée par l'habitude. Mais une telle relation est forcément contingente, et ne peut plus prétendre à une universalité stricte<sup>4</sup>. Or, l'universalité et la nécessité sont pourtant la marque des énoncés scientifiques : les lois de la physique formulent des relations universelles et nécessaires entre les phénomènes. La loi de Newton affirme une relation *universelle* – puisque *tous* les corps s'attirent en raison directe de leur masse et en raison inverse du carré de la distance qui les sépare – et nécessaire, puisque la masse des corps et leur distance étant donnés, ils ne peuvent pas ne pas s'attirer selon la formule. De ce fait, nier l'universalité et la nécessité de la connaissance, c'est

---

1. *Id.*, Préface de la première édition.

2. *Id.*, *Théorie transcendantale de la Méthode*, p. 519.

3. Cf. D. HUME, *Enquête sur l'entendement humain*, A. Leroy et M. Beyssade (trad.), Paris, GF-Flammarion, 2006.

4. E. KANT, *Critique de la Raison pure*, 2001, *op. cit.*, Introduction, II.

en réalité la ruiner, et l'empirisme de Hume, d'un scepticisme de la raison, se mue en un scepticisme généralisé. Or, comme on l'a vu, un tel scepticisme est intenable, parce qu'il s'avère auto-contradictoire<sup>1</sup>.

Mais plus profondément, même si la raison semble devoir échouer à répondre aux questions relevant de la métaphysique, elle ne peut cependant se contenter d'y renoncer en adoptant une position sceptique. Celui-ci « n'est pas un cantonnement où elle puisse se fixer »<sup>2</sup>, parce que c'est par sa nature même que la raison est portée aux problèmes métaphysiques, de sorte qu'il lui est impossible de ne pas s'y confronter. Ainsi, malgré ses échecs répétés, la raison finit toujours par y revenir : l'échec des efforts dogmatiques conduit au scepticisme, mais celui-ci reste profondément insuffisant, et incapable de satisfaire la raison ; il laisse place à de nouveaux efforts dogmatiques, comme à une nouvelle tentation de certitude, pourtant vouée à l'échec. C'est ainsi que Kant résume l'histoire de la métaphysique au début de la *critique de la Raison pure*, en 1781 : un curieux cercle, ou un infernal jeu de miroirs entre dogmatisme et scepticisme, où l'un renvoie à l'autre, et l'autre à l'un, indéfiniment, infatigablement, sans que la raison puisse jamais trouver une satisfaction dans la recherche d'une certitude. Tout l'effort de Kant consistera à trouver un moyen d'en sortir.

## ***Le Tribunal de la Raison***

Si le dogmatisme métaphysique est un premier pas de l'usage de raison qui en marque l'enfance, le scepticisme en est un second, qui « témoigne de la prudence du jugement affiné par l'expérience »<sup>3</sup>. Mais ce second pas s'avère insuffisant, puisqu'il nous fait revenir au premier. Il est donc nécessaire, pour sortir de ce cercle, de faire un troisième pas, qui dépasserait le premier et le second, le dogmatisme comme le scepticisme, et qui rendrait à chacun leur valeur propre d'étapes dans la marche et le progrès de la raison. Ce troisième pas, c'est la critique elle-même, qui est l'examen de « la raison même en ce qui concerne tout son pouvoir et toute la capacité qu'elle a d'arriver à des connaissances pures *a priori* »<sup>4</sup>. Prenant acte de l'échec de l'effort dogmatique, la critique a à examiner la prétention de la raison à une connaissance au-delà

---

1. Cf., sur ce point *Id.*, *Théorie transcendantale de la Méthode*, p. 523.

2. *Id.*, Préface de la première édition.

3. *Id.*, *Théorie transcendantale de la Méthode*, p. 519.

4. *Id.*

des limites de l'expérience, pour juger de sa légitimité. Mais la légitimité, c'est la conformité à une norme. Toute la question est alors de déterminer à quelle norme il faut rapporter les prétentions de la raison pour juger de leur légitimité.

L'empirisme sceptique de Hume examine les prétentions de la raison en les rapportant à l'expérience : si toute connaissance dérive de l'expérience, alors il suffit de demander si l'objet que la raison prétend connaître est, ou non, un objet d'expérience possible : pour juger de la prétention de la raison à connaître l'âme, il suffit de demander quelle expérience nous pouvons en avoir, c'est-à-dire d'abord, quelle impression peut fonder l'idée d'âme : est-ce une sensation comme une couleur, où une sensation tactile, un son ? Ou est-ce un sentiment comme la colère, la douleur ou le plaisir ?<sup>1</sup> Si aucune impression ne convient, il faudra bien conclure que nous n'avons pas vraiment d'idée d'âme, et que la prétention de la raison à la connaissance d'un tel objet devra être déclarée illégitime. Mais comme on l'a vu, l'empirisme sceptique ruine toute connaissance en considérant ses affirmations comme des règles seulement empiriques et donc, contingentes<sup>2</sup> ; il tombe, dès lors, dans l'inconséquence en sapant ses propres fondements. C'est pourquoi l'expérience ne peut servir de norme à l'examen critique si celui-ci veut éviter de retomber dans les mêmes difficultés.

Mais si la norme critique ne peut être rien d'empirique, peut-elle, pour autant, être quelque chose qui existerait au-delà de l'expérience, qui serait, de ce fait, inaccessible à une intuition sensible, mais seulement à une intuition intellectuelle, comme l'Idée platonicienne, le Premier Moteur d'Aristote, ou le Dieu des scolastiques ? Mais on voit tout de suite que l'on commettrait une pétition de principe<sup>3</sup> à vouloir commencer l'examen des prétentions dogmatiques de la raison en présupposant l'existence de réalités au-delà de l'expérience : ce serait faire dogmatiquement le procès du dogmatisme, commencer par enregistrer ce qu'il s'agit pourtant d'examiner ; ce serait la fin du projet critique, avant même qu'il ait vraiment commencé.

La norme critique ne peut pas être l'expérience, mais elle ne peut pas non plus se trouver dans quelque chose qui existerait au-delà de l'expérience ; elle n'est rien d'empirique, et rien non plus de métaphysique ; elle n'est rien qui serait comme en deçà de la raison, mais rien qui serait au-delà non plus. La norme critique ne peut être que la raison elle-même : s'il s'agit d'examiner les prétentions de la raison, c'est « au nom de ses lois éternelles et immuables »<sup>4</sup>. C'est à la raison elle-même et à elle seule qu'il revient d'examiner la légitimité

---

1. Cf. D. HUME, *Traité de la Nature humaine*. Livre I, P. Baranger et P. Saltel (trad.), Paris, GF-Flammarion, 1995, I, IV, VI.

2. Cf. E. KANT, *Critique de la Raison pure*, 2001, *op. cit.*, Théorie transcendantale de la Méthode, p. 522.

3. La pétition de principe est une faute logique consistant à présupposer ce qu'il s'agit de démontrer.

4. E. KANT, *Critique de la Raison pure*, 2001, *op. cit.*, Préface de la première édition.

de ses prétentions en les rapportant à sa propre norme. C'est ce que signifie l'idée d'une « critique de la raison pure » : une critique *de* la raison *par* la raison elle-même, un examen par la raison de la légitimité de ses propres prétentions, à l'aune de ses propres « lois éternelles et immuables ». Cette critique de la raison pure est un tribunal de la raison, où celle-ci s'examine elle-même à partir de sa propre norme, parce que rien d'autre ne peut en tenir lieu sans inconséquence.

La critique, en tant qu'elle est intégralement rationnelle, se distingue ainsi des *enquêtes* des empiristes – Locke ou Hume – qui prétendaient déterminer les bornes de l'entendement humain. Celles-ci ne pouvaient être établies que par l'observation, c'est-à-dire de manière empirique. La critique, elle, prétend procéder rationnellement, c'est-à-dire *a priori* : elle ne détermine pas les bornes, mais les *limites* de la raison, comme l'étude d'une fonction peut en déterminer *a priori* les limites. La raison est ici comparable à une sphère dont un arc de cercle doit permettre de déterminer le rayon *a priori*<sup>1</sup>.

Et puisque la critique ne peut pas se déployer sur le seul champ de l'expérience ni s'élever au-delà, elle requiert l'ouverture d'un nouveau plan, ni empirique ni métaphysique : le plan *transcendantal*. Le terme n'est pas une invention kantienne : la scolastique désignait comme « transcendantales » les propriétés fondamentales de l'être, qui peuvent donc se dire de tous les étants – l'unité ou l'identité, par exemple. Kant le reprend, au prix d'un remaniement profond : le transcendantal désigne alors le plan des conditions de l'expérience possible, et qui s'appliquent donc à tous les objets qui peuvent être empiriquement connus. Si le dogmatisme s'élevait sur le plan métaphysique, et si le scepticisme se limitait au plan empirique, la critique se déploie sur le plan transcendantal, sur lequel, seul, peut s'établir le Tribunal de la Raison.

- **Texte 1: Critique de la Raison pure, Préface de la première édition**

☞ La raison humaine est soumise, dans une partie de ses connaissances, à cette condition singulière qu'elle ne peut éviter certaines questions et qu'elle en est accablée. Elles lui sont suggérées par sa nature même, mais elle ne saurait les résoudre, parce qu'elles dépassent sa portée.

Ce n'est pas sa faute si elle tombe dans cet embarras. Elle part de principes dont l'usage est inévitable dans le cours de l'expérience, et auxquels cette même expérience donne une garantie suffisante. À l'aide de ces principes, elle s'élève toujours plus haut (comme l'y porte d'ailleurs sa nature), vers des conditions plus éloignées. Mais, s'apercevant

---

1. *Id.*, Théorie transcendantale de la Méthode, p. 520.

que, de cette manière, son œuvre doit toujours rester inachevée, puisque les questions ne cessent jamais, elle se voit contrainte de se réfugier dans des principes qui dépassent tout usage expérimental possible, et qui pourtant paraissent si peu suspects que le sens commun lui-même y donne son assentiment. Mais aussi elle se précipite par-là dans une telle obscurité et dans de telles contradictions qu'elle est portée à croire qu'il doit y avoir là quelque erreur cachée, quoiqu'elle ne puisse la découvrir, parce que les principes dont elle se sert sortant des limites de toute expérience, n'ont plus de pierre de touche. Le champ de bataille où se livrent ces combats sans fin, voilà ce qu'on nomme la *Métaphysique*.

Il fut un temps où elle était appelée la *reine* de toutes les sciences ; et, si l'on répute l'intention pour le fait, elle méritait bien ce titre glorieux par la singulière importance de son objet. Mais, aujourd'hui, il est de mode de lui témoigner un mépris absolu, et cette antique matrone, abandonnée et repoussée de tous, peut s'écrier avec Hécube :

*...modo maxima rerum,*

*Tot generis natisque potens...*

*Nunc trahor exul, inops.*<sup>1</sup>

Sa domination fut d'abord despotique : c'était le règne des dogmatiques. Mais, comme ses lois portaient encore les traces de l'ancienne barbarie, des guerres intestines la firent tomber peu à peu en pleine anarchie, et les sceptiques, espèce de nomades qui ont en horreur tout établissement fixe sur le sol, rompaient de temps en temps le lien social. Mais, comme par bonheur ils étaient peu nombreux, ils ne pouvaient empêcher les dogmatiques de chercher à reconstruire à nouveau l'édifice renversé, sans avoir d'ailleurs de plan sur lequel ils fussent d'accord entre eux. À une époque plus récente, une certaine physiologie de l'entendement humain (je veux parler de la doctrine de l'illustre Locke) sembla un instant devoir mettre un terme à toutes ces querelles et prononcer définitivement sur la légitimité de toutes ces prétentions. Mais, quoique notre prétendue reine eût une naissance vulgaire, ou qu'elle fût sortie de l'expérience commune, et que cette extraction dût rendre ses prétentions justement suspectes, il arriva que, comme on lui avait en effet fabriqué une fausse généalogie, elle continua de les soutenir, et qu'ainsi tout retomba dans le vieux dogmatisme vermoulu, et, par suite, dans le mépris auquel on avait voulu soustraire la science. Aujourd'hui, après que toutes les voies (à ce que l'on croit) ont été vainement tentées, le dégoût ou une parfaite indifférence, cette

---

1. Ovide, *Métamorphoses*, XIII, 508-510: « Il y a peu la plus grande de toutes, puissante par tant de gendres et de fils..., voici que maintenant je suis exilée, dépouillée. »